

Paroisses d'Alès centre et St Christol Bagard

Feuille paroissiale n°32 03-05-20

4ème Dimanche de Pâques

L'édito

Sortir

L'image du berger pourrait ne pas convenir à certains...

Car qui dit berger dit moutons... ce qui n'est pas très tendance à l'époque où l'on est tellement sensible au primat de la liberté et du choix personnel, surtout lorsqu'il s'agit de foi !

Pour réhabiliter l'image, le berger pourrait être autrement nommé «l'éducateur», au beau sens étymologique du terme: il conduit dehors !

Du point de vue de l'expérience humaine, sans parler religion, on peut dire qu'une bonne éducation permet de sortir de soi. Elle fait prendre conscience qu'on n'est pas seul au monde, elle permet la rencontre de l'autre, non pas comme un rival ou un adversaire, mais comme un partenaire.

Le bon éducateur va aider à la libération du pire des confinements : l'égo !

Depuis plusieurs semaines, nous souffrons de ne pouvoir nous retrouver dans la maison de l'Eglise, avec nos frères dans la foi. Nous sommes étrangement contraints à une sorte de déconfinement, puisque nous ne pouvons rester dans l'enclos de nos habitudes spirituelles et liturgiques.

Cette «sortie forcée» pourrait ainsi être vécue comme une Pâque, un passage. Elle pourrait nous rappeler que le lieu de la foi n'est pas l'espace clos d'un sanctuaire réservé. Si l'Eglise est le lieu du salut, elle ne peut prétendre l'enfermer.

Finalement, le bon berger, grand éducateur de nos vies, n'est peut être pas étranger à ce qui nous arrive !

Et lorsque nous aurons enfin le grand bonheur de retrouver le chemin de la messe, il ne faudra pas oublier que nous avons dû vivre «hors cadre», mais que notre foi a résisté. Il nous faudra même nous demander ce que cette épreuve nous aura fait découvrir, et que nous aurions tort d'oublier.

Chacun peut déjà réfléchir à ce qu'il pourra partager aux autres de ce qu'il aura vécu durant ce temps inédit de notre histoire de croyants. L'équipe d'animation pastorale nous aidera, sans doute.

Il nous reste un mois d'attente, qui nous conduira à la solennité de Pentecôte.

Que le souffle «inconfinal» de l'Esprit nous anime !

P. Hervé Rème

Le Carnet Paroissial : Alès Centre et St Christol /Bagard

Ils nous ont quittés depuis le 29 avril 2020 :

Colette SUGIER, Michelle FONTANE,

Nous portons également dans notre prière André Thé (frère de Valentine Parcoret) , décédé à Abidjan.

Notre prière aussi pour Madame Paule Montel, victime du Covid le 24 Mars dernier.

Ne manquons pas d'accompagner de notre prière ces familles qui vivent la double peine du deuil et de la difficulté à célébrer comme on peut le souhaiter les funérailles de leur proche.

Partages de paroissiens autour de l'Évangile de ce dimanche (Jean 10, 1-10) :

De Pierre Pradel, Diacre :

Quelques remarques à propos de l'évangile de dimanche...

Il est « **le pasteur** », il est « **le berger** »... Il « appelle chacune par son NOM »...

(« Quel NOM avez-vous choisi pour votre enfant ? », c'est la première question posée par le célébrant au seuil de l'église lors d'un baptême...)

« il les fait sortir » « il a poussé dehors » « poussé !! » dehors ... carrément !

D'où, de quel enclos, de quelle situation, de quel enfermement ?

Il est le pasteur, le berger, il est aussi « **la porte** »

« Moi, je suis la porte des brebis »

Une fois cette porte franchie, une fois entré une première fois dans cet autre enclos, on peut entrer, on peut sortir, à notre guise, sauvés, libres de la grande liberté de fils et fille de Dieu, pour une « vie en abondance » et trouver « un pâturage », son pâturage... dans cet enclos là, on n'est jamais enfermé, on n'est jamais emmuré !

Et même parfois, le berger peut y ramener tout joyeux la brebis égarée sur ses épaules !

Il est le pasteur, il est le berger, il est la porte...

Mais qui est « **le portier** » ??

« Celui qui entre par la porte, c'est le pasteur, le berger des brebis. **Le portier** lui ouvre, et les brebis écoutent sa voix. »

Peut-être toi ? Peut-être moi ? Qui entrouvre les yeux de mon prochain au visage de Jésus le Christ, qui entrouvre son oreille, son cœur à la parole de Dieu ...

J'ouvre simplement la porte... et c'est Lui qui parle...

P.P.

De Marie-Thérèse Greff :

Reconnaître la voix semée en moi dès ma naissance, précisée dans mon baptême.

Accepter sans cesse de quitter la matrice et la sécurité de son enclos.

Renoncer à me laisser comme un mouton conduire à l'abattoir pour devenir brebis qui doit transmettre la vie.

Comme une brebis qui ne reconnaît qu'une voix, celle de son agneau, et qui le trouve où qu'il soit.

Faire ma Pâque par cette porte ouverte à la résurrection, chaque fois que je choisis la vie, que je choisis librement d'entrer et de sortir.

Passage offert à tous, et que nul ne peut confiner ou murer sans rendre vaine la Croix qui l'a ouvert.

M-T.G.

De Juliette Guarrigues :

« **Moi, je suis la porte des brebis** »

Les métaphores de l'enclos et de la porte des brebis, employées par Jésus dans le texte de l'Évangile selon saint Jean 10,1-10, prennent une résonance fortement évocatrice, en ces temps de confinement.

Calfeutrés dans nos intérieurs aux portes closes, contraints de limiter nos sorties et l'accueil de visiteurs, nous aspirons à retrouver notre liberté et le contact avec les autres.

Et dans ce contexte particulier, la parole de Jésus vient nous toucher et nous dire : « Moi, je suis la porte des brebis ».

La porte, cet élément vital et protecteur, qui rend possible le passage, entre l'espace de l'extérieur et l'espace de l'intérieur..., le lieu de la rencontre et de l'accueil de l'hôte.

Lui seul est cette porte, ouvrant la « voie » aux brebis que nous sommes, leur permettant de sortir des « enclos » de leurs existences.

Lui seul est le berger, qui connaît chacune de ses brebis. Il les appelle par leur nom et ses brebis le reconnaissent en écoutant sa voix, sa parole.

Ce berger venu pour nous apporter le salut et la vie en abondance ...

Que de riches métaphores, à la densité de sens inépuisable !

En tant que Cévenole, j'ai à l'esprit ces belles images de transhumances auxquelles nous pouvons assister, en Cévennes, avec la migration des brebis entre les pâturages d'hiver et les pâturages d'été. Des troupeaux provenant de divers horizons, conduits par des bergers sur des chemins parfois escarpés à flanc de montagnes, afin de se rendre sur les hauts pâturages verdoyants où les brebis pourront paître en abondance.

Cela correspond également à des temps forts de rencontres, de retrouvailles, et de fêtes, entre troupeaux, bergers, et participants venus assister à ces transhumances.

J.G.

De Violaine Navizé :

Cet Évangile pourtant très connu m'a permis de mettre à jour la présence du portier que je n'avais jamais remarquée.

Ainsi donc, le Berger entre par la porte, mais le portier lui ouvre. Lui fait le passage.

Cela met à jour un lien entre Jésus et le Père.

Et ce texte met à jour aussi pour moi un autre double lien : celui du Berger pour ses brebis qu'il connaît chacune par son nom, mais aussi le lien des brebis au Berger qui les connaît. Que seraient les brebis sans le berger ?

Mais aussi, que serait le berger sans les brebis ?

Lien d'interdépendance qui donne la vie, qui la fait circuler aussi à l'intérieur du troupeau Église, lieu de vie.

Église, lieu de passage, une porte autant qu'un port d'attache.

A travers les bergers successifs que j'ai croisés sur mon chemin, je suis vivante des liens créés au sein de l'Église. Ces liens sont autres que ceux que je crée par ailleurs qui me confinent dans un entre soi social ou familial, certes chaleureux, mais où, parfois, la vie ne coule pas vraiment en abondance, ne se renouvelle pas en abondance.

En Église, nous nous choisissons en Dieu. De cette diversité, la vie peut jaillir en abondance, à condition de toujours prêter l'oreille à la voix du berger. Ce qui n'est pas le plus simple... ! J'ai été très touchée en arrivant à la fraternité franciscaine de me sentir appelée à créer des liens avec des gens avec qui je n'aurais jamais cheminé dans la vie. Appelée d'en haut. J'ai eu un instant d'hésitation, j'ai eu la tentation de renoncer puis j'y suis allée. Et quelle n'a pas été ma surprise et ma joie de sentir qu'en face, les frères et sœurs en faisait autant pour moi. Frères et sœurs en Christ, brebis du même troupeau.

Merci Seigneur pour m'avoir donné de rencontrer tant de Bergers et de partager ce chemin qui mène à Toi en Église.

V.N.

De Valérie Kerjean :

« *Je suis la porte des brebis* »

1/Me sont d'abord venues les situations où j'ai été brebis « victime d'effraction »...

Je sais les conséquences à long terme que ces abus provoquent..Mais nous sommes toujours prompts à entretenir et considérer les blessures dont nous avons été victimes, alors que nous oublions ou minimisons celles dont nous avons été à l'origine –écrit Jean Druel..

Ainsi, aujourd'hui où je suis davantage « inexpugnable», je vois les situations où j'ai pu et peux encore moi-même par une écoute absente, insuffisante ou non-juste, empiéter sur la liberté d'autrui..

Lors d'un voyage en Palestine il y a très longtemps, je n'avais pas suivi le groupe mais avais pris un raccourci pour entrer dans l'enclos aux murs de pierre effondrées, où nous allions écouter une parole d'Évangile. Je ressens encore comme j'ai rougi en entendant cette parole de Jean ensuite ! C'est que, bien souvent, ce n'est pas « exprès », c'est « spontané », c'est pour .. me sentir libre justement --que j'ai pu être brigande ou voleuse..!

Quelques versets avant ce passage, Jésus dit: « c'est pour un discernement que je suis venu en ce monde » . Et j'entends l'invitation d'Évagre le Pontique : « *sois le portier de ton coeur*», veille à chaque instant, simplement, à mettre ton attention à l'écoute de l'Esprit qui est en toi.

2/Autre souvenir au cours d'une retraite à Clamart: il y avait au fond du jardin une petite porte qui n'avait l'air de rien mais qui était loin d'être insignifiante : elle ouvrait sur la forêt, grands espaces avec des arbres magnifiques, des étangs, faune et flore au rendez-vous, jeux de lumière incessants...A l'arrivée au centre, chaque retraitant recevait la clé de sa chambre, et celle de ce portillon.. « Grace » à cette porte, j'ai eu une vision des allers-retours entre terre et ciel, y passaient les anges, y passait Jésus à son incarnation, lors de ses prières, mais aussi à l'ascension ou à Pentecôte.. et je retrouvais tout cela dans ma propre vie comme en celle de chacun: là où par moi l'Esprit s'incarnait, dialoguait avec moi dans ma prière, m'élevait dans tous les sens du mot, se diffusait.

Quelques versets avant ce passage, Jésus dit: « *c'est pour un discernement que je suis venu en ce monde* » — et là aussi c'est bien de discernement qu'il s'agit ..

Ainsi, en ce temps de confinement, qu'est-ce que je choisis de laisser entrer dans mon enclos, mon intérieur ? Puisque si je ne peux sortir, du moins puis-je choisir ce que je reçois –comme la brebis en hiver est nourrie et abreuvée directement par le berger..Ça du moins, je le peux! « Ne nourrissez pas les animaux en cage » lit-on dans les zoos, laissez faire celui qui les connaît et en prend soin chaque jour..

Quel magnifique critère: la question de savoir si ce que j'écoute, regarde, lis, fais, transmets, est *pour une vie en abondance* ?

Suis-je *appelé par mon nom*, c'est à dire aussi est ce que cela répond à mon propre désir ?

Pour aller où, nous ne le savons pas, ni individuellement ni collectivement, notre seule l'assurance c'est que :*Il marche devant ses brebis* ...

Je suis comme nous tous, sollicitée de partout pour imaginer le monde d'après Covid, sur tous les plans. Je pense dans un 1^{er} mouvement connaître le chemin : il suffit que les autres suivent mes points de vue, mes choix de modes de vie et consommation déjà faits, mes options politiques déjà posées !!

Mais je pressens que ce confinement, ce vide que nous sommes appelés à expérimenter, peut permettre que jaillisse en mon âme, et celle de ce monde de l'inouï, de l'inédit, du divin en somme...

V.K.

Une réflexion du théologien jésuite Christophe Théobald (site La Croix-Croire) :

« *Le manque est une occasion de conversion* »

*Alors que nous ressentons le **manque de messe**, le théologien jésuite Christoph Theobald nous invite à regarder plus loin. Ce manque imposé nous fait, selon lui, découvrir un désir de renouvellement de l'Église selon la tradition de l'Église primitive.*



Comment interpréter le **manque de messe que nous vivons pendant cette période de confinement ?**

La première chose qui nous manque, c'est le rassemblement qui est l'essence même de l'Église, le peuple de Dieu convoqué par Dieu. De plus, dans la tradition catholique, nous sommes sensibles aux sacrements. Or, il n'y a pas de sacrement sans implication de nos corps et sans présence corporelle des uns aux autres. L'eau du baptême, l'onction, l'imposition des mains, le souffle sur l'eau, manger le pain et boire le vin... tous ces gestes supposent une présence effective qui se greffe sur notre existence corporelle. J'ai beaucoup de contacts avec des prêtres et des acteurs pastoraux du Limousin ; ils me disent à quel point le manque vient aussi du fait que toutes les préparations aux baptêmes et aux mariages sont annulées. Ce n'est donc pas uniquement le rassemblement eucharistique qui est en jeu.

Voir aussi sur croire.com

- **Les communautés virtuelles sont-elles de vraies communautés ?**

Qu'est-ce qui est en jeu ?

A un deuxième niveau plus fondamental encore, nous expérimentons que l'humanité forme un corps. Cette notion de corps social développée par les Stoïciens et la sociologie moderne au début du XX^e siècle est aussi une idée chrétienne. On la trouve sous la plume de l'apôtre Paul pour qui l'Église est le « corps du Christ ». Dans cette Église, dit-il, « il n'y a plus ni Juif ni païen, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus l'homme et la femme, car tous, vous ne faites plus qu'un dans le Christ Jésus. » (Galates chapitre 3, 22-29). Face au Covid-19, nous découvrons à nos dépens que nous formons un grand corps social — l'humanité — dans lequel nous sommes tous égaux. Nous l'avons oublié sous les effets de notre individualisme inconscient ; et le confinement pousse notre individualisme et notre tribalisme familial jusqu'au bout, nous faisant tous éprouver ses effets terriblement nocifs. Ce qui nous arrive cache donc aussi une espérance. Au bout du manque, nous pouvons espérer redécouvrir d'une autre manière notre corps individuel et nos corps collectifs, les choses essentielles qui nous font vivre : la présence des autres, les gestes, les embrassades... La sacramentaire et le rassemblement chrétiens vivent de tout ce qui nous manque aujourd'hui. Une tâche pastorale serait de redécouvrir ces dimensions fondamentales de notre vie humaine pour qu'elles habitent davantage nos rassemblements à venir.

Dans l'histoire et la tradition juive, il y a une tradition de la prière domestique. L'avons-nous perdue ?

Cette tradition juive de la prière domestique existait dans l'Eglise primitive. On la trouve dans les Actes des apôtres (chapitre 2, 42) : « Les frères étaient assidus à l'enseignement des Apôtres et à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières. » La vie chrétienne se vivait alors dans les maisons. Depuis le début du confinement, de nombreux chrétiens ont manifesté une incroyable créativité. Prenons les différents éléments. Tout d'abord, « l'enseignement des apôtres » : beaucoup de groupes bibliques, de partages d'évangile et de « lectio divina », d'équipes de la Communauté Vie Chrétienne, des Fraternités franciscaines... ont continué à se retrouver grâce à Internet et sur nos écrans. Pendant le Triduum pascal, des familles ont réalisé une catéchèse à la maison avec les enfants. « La communion fraternelle » a été vécue par des associations comme le Secours catholique, souvent en lien avec d'autres associations et des mairies. Elles ont accompli un travail incroyable en particulier dans les territoires ruraux pour apporter des colis alimentaires aux personnes devant leur maison. Enfin, j'ai reçu beaucoup de témoignages de personnes qui ont recommencé à prier chez elles. En raison de cette crise sanitaire, nous sommes peut-être en train de redécouvrir cette dimension domestique de la vie chrétienne.

Et « la fraction du pain ». Quelle place donner à l'Eucharistie ?

Dans la tradition catholique, il existe les messes auprès des personnes malades. Peut-être que ce serait à réactualiser. Ces dernières années, nous nous sommes orientés vers des grands rassemblements médiatisés. Je pense que c'est la marque d'une Eglise mondialisée qui s'est beaucoup développée à partir du pape Jean Paul II. Pour la plupart des personnes, l'Eglise paraît sous le registre culturel et sous le registre moral des valeurs chrétiennes à maintenir. Pour beaucoup la figure du prêtre correspond à cela. Mais le prêtre est peut-être d'abord un mystagogue, c'est-à-dire un homme qui aide les personnes à entrer dans une vie spirituelle. Le Concile Vatican II a rappelé que l'Eucharistie est « la source et le sommet de la vie chrétienne ». Nous allons boire à la source pour marcher dans la vie. Et il nous faut monter six jours durant la semaine pour arriver au sommet. Nous ne pouvons pas boire toute la journée ni rester toujours sur le sommet. Ce que nous révèle peut-être cette crise, c'est que, dans l'Eglise, il y a une telle concentration sur l'Eucharistie que tout le reste dont parlent les Actes risque de disparaître. En tant que religieux, jésuite, j'ai la chance d'avoir l'Eucharistie tous les jours. Comme chrétien, je me pose à chaque fois la question : pourquoi est-ce que je vais à l'Eucharistie ? Il ne s'agit pas de combler le manque, mais d'en faire une occasion de conversion profonde. Les chrétiens, comme tout le monde sont pris dans l'individualisme — que l'on entend parfois de cette manière : « je veux ma messe ». Qu'ils s'interrogent : vont-ils à la messe par tradition, par fidélité, pour retrouver d'autres personnes, faire corps avec d'autres, et finalement pour rencontrer le Christ ? C'est Lui qui est notre nourriture dans le pain et le vin. Utilisons le temps du confinement pour nous interroger pourquoi l'Eucharistie nous manque alors que tant de personnes autour de nous se disent chrétiennes sans avoir besoin de l'Eucharistie.

Dans les semaines à venir, pourrait-on imaginer qu'un prêtre aille célébrer un jour dans une maison, puis un autre jour dans une autre famille ?

Je pense que cela serait tout à fait possible. Au début du confinement, le vicaire de Rome a adressé une lettre aux chrétiens dans laquelle il invitait les prêtres à célébrer dans les maisons. Il y citait les textes de l'Eglise primitive. Le prêtre n'est pas prêtre seul, mais avec une communauté si petite soit-elle. Nous allons voir ce qui sera décidé à partir du 11 mai. Si les célébrations ne peuvent pas tout de suite avoir lieu dans les églises, nous pourrions peut-être retrouver ce genre de célébration domestique tout en veillant aux gestes barrières. Par exemple, deux familles pourraient se rassembler dans une même maison, ou bien la célébration pourrait réunir des personnes d'une même équipe ou d'un petit quartier. Mais il ne faudrait pas l'envisager comme un pis-aller ou du bricolage destiné à répondre à une situation extraordinaire pour revenir ensuite à la situation antérieure. Parce qu'ils font l'expérience du manque, les chrétiens inventent. Cela est heureux et porteur d'avenir. Après le confinement, comment allons-nous poursuivre cette créativité pour que nos rassemblements soient de véritables rencontres de communautés ?

Un message de Sr Véronique Margron, religieuse dominicaine et présidente de la conférence des religieuses et religieux de France :

***A l'ensemble des communautés religieuses, membres de la CORREF,
Paris, ce 28 avril 2020***

« Ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre les sages ; ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre ce qui est fort ; ce qui dans le monde est sans naissance et ce que l'on méprise, voilà ce que Dieu a choisi ; ce qui n'est pas, pour réduire à rien ce qui est, afin qu'aucune chair n'aille se glorifier devant Dieu. » (1 Corinthiens 1, 27-29).

Aurons-nous changé ?

Chères sœurs, chers frères, chers pères, chers amis,

C'est avec cette question qui me taraude que je voudrais vous retrouver un moment alors que s'annonce un autre temps, au moins aussi incertain, précaire, voire dangereux que celui que nous vivons encore, celui dit du « confinement ».

Du cœur de la fatigue et de l'inquiétude des jours pour les nôtres, pour tenir nos maisons, pour autant qu'il est possible garantir ou soutenir notre avenir, qu'aurons-nous appris, ou non ? Aurons-nous changé ?

Le silence et la gratitude

C'est avant tout dans le silence que nous sommes entrés, il y a plus de six semaines désormais. Celui de nos églises et chapelles, de nos célébrations mais aussi de nos cœurs et de nos âmes déboussolés, de notre raison aussi, sans repère.

Temps de carême, puis à l'heure de la Grande Semaine où pas à pas nous avons essayé d'accompagner le *filis de l'homme* jusqu'en son tombeau. Temps de la *Semaine Radieuse* comme la nomment nos frères orthodoxes, semaine de la transfiguration du monde dans la certitude que la mort a été vaincue et le monde sauvé. Dans ces heures-là, si chères à notre foi, si centrales pour nous tous dans notre désir de lui vouer notre vie, notre quête et tout de notre être, nous avons dû nous retourner avec tout vers l'hôte tout intérieur. Avec cette force que n'ont pas tous les chrétiens, loin de là : pouvoir le faire ensemble, en communauté d'humanité autant que de foi. Des communautés très souvent inventives pour s'ajuster liturgiquement et humainement à ces circonstances inédites.

Au creux de ce silence, de cette impossibilité d'accueillir, de célébrer pour et avec d'autres, une activité débordante se tenait là, se tient toujours là, fidèle parmi les fidèles.

Ces femmes, ces hommes, affairés à servir le monde afin qu'il demeure humain. Ces soignants de toutes espèces, à l'hôpital, dans les EHPAD comme à la boulangerie, des plus reconnus aux plus humbles, tous précieux... qui de jour comme de nuit ont veillé, pris soin, sauvé bien souvent, tant et tant de vies. Dont celles de nos proches, de nos amis, de nos voisins, de nos frères et de nos sœurs. Ils se tiennent là debout dans la tempête. L'heure pour eux n'est pas d'interroger « pourquoi pareille catastrophe ? », mais de la combattre à mains nues et à corps perdu. Combattre est au bout du compte la seule manière de répondre à la question du mal. « Le mal est ce contre quoi nous luttons ; en ce sens nous n'avons pas d'autre relation avec lui que cette relation du contre. »

Comme l'écrivait très joliment Christiane Rancé dans une tribune du journal *La Croix*, « d'innombrables Marthe s'affairent autour de nous », afin que nous puissions encore inviter Jésus, dans nos maisons comme dans nos vies, à s'y arrêter quelques instants. Toutes celles-là, et ceux-là aussi, agissent 'au-dessus d'eux', pour la vie de tous. Demain, si nous sortons vivants de cette immense épreuve personnelle et collective, ne pas à nouveau les oublier et savoir signifier encore notre gratitude.

Peut-être que ces mois nous réapprennent une vraie Présence, celle qui se tient dans le souci d'autrui, en chair et en os, dans notre présence les uns aux autres, priante et suppliante, présence active et amicale, inquiète pour l'autre et tous les autres. Présenter le monde à Jésus, lui présenter « *celui que tu aimes [et qui] est malade* ». (Jean 11, 3)

Le dépouillement réclamé par la crise sanitaire, humaine, économique, écologique, attend notre réponse sobre mais vibrante, intime, totale en faveur de ce corps fragile et précieux qu'est l'humanité de chacun et celle de tous. « Le malade demande de l'air et de l'aide en son nom et au nom de la planète tout entière. »

En ces semaines beaucoup d'entre nous ont tremblé, pleuré, pour des proches, des sœurs et des frères morts ou en situation très critique, ramenant toute notre existence à cet élémentaire, comme à la foi nue.

Demain, quand nous le pourrons peut-être circuler, accueillir, ouvrir nos communautés, nos chapelles et nos églises, il ne s'agira pas de nous dire que nous allons reprendre la vie là où nous l'avons laissée, mais bien de faire entrer en nous les bouleversements provoqués par ce temps et d'en être changés. Dans notre foi comme en nos cœurs, nous laisserons-nous visiter, déplacer, interroger, par ce qui s'est passé, par cet événement venu tout troubler ?

La mémoire et la fraternité

« *Je sais, moi, que mon goël [Sauveur, Rédempteur, Libérateur] est vivant, que, le dernier, il se lèvera sur la poussière ; et quand bien même on m'arracherait la peau, de ma chair je verrai Dieu. Je le verrai, moi en personne, et si mes yeux le regardent, il ne sera plus un étranger.* » (Job 19, 25-27)

Nous le savons, pour nous-mêmes peut-être, et pour tant d'autres, la mort qui aura cogné aux portes de nos communautés, familles et proches, de nos villes et campagnes, laisse en état de choc, de sidération. Car pour nombre de gens, il n'aura pas été possible de visiter, d'accompagner, et pas davantage de se tenir là, ensemble, auprès du corps mort, pour l'entourer certes, mais surtout nous accompagner les uns les autres, nous consoler. Au mieux une présence lors de l'inhumation – très rarement pour les crémations- aura pu se faire. En tout petit comité et rapide. Comment alors dire la dette à ceux qui partent ? Comment même croire qu'ils sont bien morts quand aucune affection n'est venue l'attester ?

Il y aura beaucoup à parler sur la nécessité sanitaire - ou pas - qui a obligé à telles inhumanités, à de telles cruautés parfois. Nous débattons - et il le faudra - plus tard entre Antigone et Créon. Peut-on les réconcilier ? Un compromis est-il possible, ou "l'étroitesse de l'angle d'engagement", la manière dont chacun des acteurs s'enfoncent dans son rôle sans pouvoir en sortir, les rend-il à tout jamais irréconciliables ?

Mais la question est d'abord comment allons-nous soutenir ce difficile travail de perte quand il fut impossible, ou presque, de prendre soin nous-mêmes des morts ? Ce que l'humain fait depuis la nuit des temps et bien avant Sophocle (au 5^e siècle avant notre ère). Inquiétude pour les chrétiens bien sûr qui n'auront pu célébrer leur mort et le confier au Dieu de toute pitié, mais aussi pour tous, car face au chagrin, à la perte, aux mélanges des sentiments, à la culpabilité de ne pas avoir fait ce que nous aurions voulu faire, nous sommes tous égaux, tous dépouillés. Comment notre amitié, nos liturgies, nos psaumes, le récit des Écritures, pourront-ils renouer le fil d'humanité qui nous tient ensemble, les vivants et les morts ? Quel engagement, quelle fraternité aurons-nous ici, les uns pour les autres ?

La modestie des réparateurs

La modestie, telle pourrait être une nouvelle et bienfaisante devise pour notre République comme pour nos communautés, humaines comme religieuses. Le covid-19 aura souligné combien nous allons d'incertitude en incertitude. « Attends-toi à l'inattendu » écrivait Edgar Morin il y a quelques jours dans *le Monde*, « face à un festival d'incertitudes » : L'origine du virus, les mutations que subit ou pourra subir le virus au cours de sa propagation, quand l'épidémie régressera et si le virus demeurera endémique ; les conséquences psychiques, familiales, conjugales du confinement ; les suites politiques, économiques, nationales et planétaires, de tout ce drame. Enfin disait-il, « nous ne savons pas si nous devons en attendre du pire, du meilleur, un mélange des deux : nous allons vers de nouvelles incertitudes. »

Voilà alors qui exige notre modestie à nous tous. Aux plus savants, aux politiques et aux acteurs du monde commun d'hier, comme à l'Église et à chacun de nous. Pour ce qui est de notre Église catholique, le drame et le scandale des abus et des agressions sexuelles nous ramenaient déjà, douloureusement et difficilement, mais véritablement je l'espère, à cette nécessaire modestie qui consiste d'abord à apprendre d'autrui, à commencer par celles et ceux qui ont été brisés par ces crimes. Se mettre à l'école de « l'envers du monde ». Alors aujourd'hui plus encore sommes-nous conviés avec force à apprendre des « premiers de tranchée » tout autant que des « premières lignes ».

Renoncer aux certitudes, aux idées toutes faites, aux prétentions faciles. Ne pas céder à cette pente très commune d'être des experts de pacotille du covid-19, du « confinement » comme du « déconfinement ». Nous éclairer alors, modestement, tâtonner tous, quitter toute superbe, car que « les choses continuent comme avant, voilà la catastrophe. »

Un jour viendra, comme citoyens responsables dans ce pays, où nous aurons à débattre des mesures prises, ou pas. Mais l'heure est toujours au combat contre la maladie et son cortège de drames pour les personnes comme pour les peuples, ici et bien ailleurs.

Nous qui nous inscrivons dans de longues traditions, qui avons choisi de mettre nos pas malhabiles dans ceux du seul Seigneur de la paix, puissions-nous participer aussi du mouvement qui doit soutenir la paix sociale indispensable aux épreuves à venir. Ce temps a exacerbé difficultés, soupçons, mal de vivre de beaucoup, douleurs, voire rancœur aussi. Ce n'est pas l'heure d'en rajouter. Mais bien d'être de modestes acteurs de liens, de cohésions, de reconnaissance. « *La civilisation est un bien invisible puisqu'elle porte non sur les choses, mais sur les invisibles liens qui les nouent l'une à l'autre, ainsi et non autrement* », soulignait Antoine de Saint-Exupéry⁷ dans un courrier terrible et vibrant.

Ce qui est attendu de nous, peut-être, c'est que nous soyons des « réparateurs de brèches ». « Tu rebâtiras les ruines anciennes, tu restaureras les fondations séculaires. On t'appellera : *Celui qui répare les brèches, Celui qui remet en service les chemins.* » (Isaïe, 58, 12)

Réparer les brèches, remettre les chemins en service, ce n'est pas s'occuper uniquement de nos communautés, de notre avenir - alors qu'il faut le faire aussi - mais des liens qui nous unissent à tous. De notre destin commun, abîmé par tant de drames et par cette épreuve collective, cette catastrophe.

Réparateur de brèche, ce n'est pas refaire comme avant. Rappelons-nous le petit arpenteur de Jérusalem (Zacharie 2, 5). Il vient mesurer la ville pour sa reconstruction, sa largeur et sa longueur. Mais un ange lui fait comprendre que « Jérusalem doit rester une ville ouverte, à cause de la quantité d'hommes et de bétail qui la peupleront » (Zacharie 2, 8). Une ville dont le Seigneur lui-même sera la gloire.

Alors ne soyons pas de simples petits arpenteurs. Mais des bâtisseurs. Non des prétentieux qui prétendraient bien fallacieusement faire table rase de la mémoire. Toute l'épaisseur de l'histoire de la vie religieuse, de son audace, de sa capacité d'innovation en faveur des délaissés de toute époque autant que des assoiffés de justice, de beauté et de vérité, de Dieu lui-même, invite au risque d'une espérance lucide pour avancer dans l'avenir. Les récits bibliques, l'histoire de l'Église, la tradition vive de nos communautés en sont les témoins : du neuf peut surgir de là où ne l'attendait pas. Essayons ensemble, quelles que soient nos forces, notre nombre, notre âge, d'être à cette hauteur pour « parler absolument aux hommes », comme le disait encore Saint Ex dans cette même lettre.

Le don et la communion

Durant tout ce temps, et encore pour l'avenir, notre inquiétude aura été bien nécessairement de nous protéger pour protéger les autres, spécialement les plus fragiles parmi nous. C'est là notre première et indépassable charge fraternelle. Et beaucoup d'entre nous savons la douleur de n'avoir pu tous les *garder*.

Cette épreuve, qui touche au plus archaïque de la perception de la propagation du mal, par contact, aura rappelé douloureusement que si nous pensions être définis par nos engagements, notre volonté, nous sommes arrêtés par cette passivité essentielle, par notre vulnérabilité - de *vulnus*, qui signifie « blessure » -, c'est-à-dire par la possible altération du corps, son exposition aux maladies et son besoin de soin et des autres.

Comment faire pour que cette vulnérabilité ne nous paralyse ni ne nous recroqueville, mais bien nous renvoie à notre responsabilité pour autrui et pour prendre notre part aux épreuves communes. Passer du contact qui tue à la communion, au soin, à la fraternité qui renouvellent et rendent la vie vivante et possible.

Nos vies ne sont pas là pour être d'abord préservées mais pour être données, partagées. Comment allons-nous concilier les nécessaires mesures sanitaires afin de ne mettre sciemment personne en danger, avec notre vocation profonde de devenir plus encore, jour après nuit, des êtres-de-don, pour-le-don. Non par héroïsme. Juste par l'art d'aimer à l'école du *filis de l'homme*, seul motif pour, aujourd'hui, toujours donner à d'autres le goût de Le suivre aussi.

Un don et une communion qui aujourd'hui promeuvent notre sollicitude effective avec toutes celles et tous ceux qui sortent exsangues - pauvreté, violence, isolement, deuil... - de ce temps de cassure. Reprendre l'antique affirmation du vieux Syméon rencontrant un petit d'homme : « Maintenant mes yeux ont vu ton salut » (Lc 2, 30), c'est entrer dans cette sûreté que notre existence en faveur des hommes et des femmes de notre époque meurtrie ne saurait être vaine. Être des chercheurs de ce Dieu invite à découvrir les *Galilée* de ce moment-ci de l'histoire, auprès de tous les affligés directs et indirects de cette pandémie, car « Il n'est pas ici » où on l'attendait, ni même où nous avons peut-être l'habitude de le rencontrer, « pour que l'amour n'interrompe pas son affirmation. »

« Tout ce que ta main trouve à faire, avec la force que tu as, fais-le »
Qoélet 9, 10 (traduction de Jacques Ellul)

*Chers tous, continuons à rester proches les uns des autres, à nous épauler et nous encourager,
avec toute mon amitié fraternelle,*

Sr Véronique Margron op
Présidente.